

Soirmagazine

Animé par Naïma Yachir

Numéro 46

soirmagazine@yahoo.fr

L'ENTRETIEN  
DE LA SEMAINE«Ces actes  
d'incivilité  
occasionnent  
des pertes  
considérables  
à l'entreprise»

Dans cet entretien, notre interlocuteur reviendra sur les comportements inciviques des usagers des trains, dont la resquille est légion. Il évoquera aussi les conséquences économiques engendrées par de tels actes sur l'entreprise.

Lire en page 12

## C'EST MA VIE

Les frères Guendour : des bancs de l'université aux planches de l'échafaudage. Etudier pendant de longues années, décrocher une licence avec toutes les perspectives d'avenir que cela suppose pour se retrouver un jour à gâcher du mortier et élever des murs de brique ou de pierre est le sort réservé aux frères Guendour de Draâ El Gaïd, dans la région de Kherrata.

Lire en page 13

## VOYAGE CULINAIRE

Douïouret Aouïcha, pour se réchauffer durant les journées d'hiver. Le plat que nous allons découvrir à travers notre voyage culinaire de cette semaine est un mets très populaire chez les familles algéroises et aussi bien apprécié par les foyers au revenu modeste que par les plus nantis. Il s'agit de douïouret Aouïcha, un mélange de légumes de saison cuisinés à la façon de la douara (tripes de mouton), agrémentés d'une variété d'épices.

Lire en page 14

## Les resquilles du train : le jeu du chat et de la souris

Qui n'a pas croisé un resquilleur dans un train ou dans un autre moyen de transport en commun ? Qui n'a pas vu un de ces «voleurs» prendre la poudre d'escampette à la vue des contrôleurs ? Et qui ne les a pas vus escalader les grillages des gares pour éviter de se faire contrôler ? Resquiller pour eux est devenu presque une seconde nature. Ils n'en démordent pas même s'ils ne veulent pas en parler. Dans leurs témoignages, ils l'évoquent à demi-mot.

Par Sarah Raymouche

**Souhila, fonctionnaire, 45 ans : «J'ai été obligée de resquiller»**

Evoquer le resquillage auprès des gens n'est pas chose aisée. Il s'agit tout bonnement de les interroger s'ils ont déjà volé. Pour Souhila qui utilise assez régulièrement le train, le mot fraude ne fait pas partie de ses habitudes. «Je me disais comment peuvent-ils voler de cette façon, c'est honteux. Je condamnais cette pratique à chacune de mes conversations sans même chercher à comprendre pourquoi ils ne payaient pas leur ticket de train. Ceci, sans jamais me douter qu'un jour, j'en ferais partie», relève cette fonctionnaire en souriant timidement. Sans pouvoir cacher sa gêne, elle raconte son aventure dans le resquillage (ou resquille) : «Je me suis levée plus tard que d'habitude, j'ai eu à peine le temps de m'habiller et de prendre mon petit-déjeuner avant de me rendre à la gare des Halles. A peine suis-je arrivée que mon train a été annoncé. Sans faire attention, j'ai couru pour m'engouffrer dans la machine. Une fois à l'intérieur, je me suis rendu compte que je n'avais pas mon ticket. Ce fut un choc pour moi.» Souhila raconte dans de menus détails comment s'est déroulé son trajet jusqu'à El-Harrach : «Je me suis mise à regarder les passagers autour de moi pour voir s'ils se doutaient que je n'ai pas payé mon ticket. Je me suis dit que tout le monde allait remarquer que j'ai resquillé. Le trajet m'a paru



très long. Je suffoquais et je transpirais sans cesse sans pouvoir me concentrer. La seule chose qui me préoccupait était comment j'allais m'en sortir? Je m'interrogeais si les contrôleurs me croiraient en leur disant que j'ai oublié d'acheter mon ticket.» A l'annonce de l'arrivée du train à la gare où elle doit descendre, Souhila s'approche de la porte de sortie en préparant ses réponses ou un dialogue fictif. «C'est simple, je tremblais à l'idée de me faire prendre et au scandale qui m'attendait.» Marchant le plus rapidement possible et baissant la tête, elle parcourt les quelques mètres. «En dépassant l'endroit où se postaient d'habitude les agents de sécurité, j'ai remarqué qu'il n'y avait tout simplement pas de contrôle. J'ai presque crié de joie et j'ai continué de presser le pas, ou plutôt courir.»

Depuis ce jour, Souhila a pris une décision radicale contre le resquillage : un abonnement. «Même si je ne prends que de temps en temps, j'ai préféré m'abonner pour ne plus revivre cette mauvaise expérience.»

**Mohamed, retraité, 57 ans : «Faute de qualité de service»**

Loin des appréhensions de Souhila, Mohamed (son prénom a été changé, ndlr) revendique «le droit de resquiller. «Je vous le dis franchement, à chaque fois que j'avais l'occasion de ne pas payer mon ticket de train, je le faisais. Pour moi, c'est comme une sanction.» Pour ce retraité, notamment avant la mise en circulation des trains électriques, ne pas payer son ticket est considéré presque comme un «acte citoyen». «Il n'y a aucune prestation ou service qui mérite d'être payé. Il n'y a pas de sécurité



**«Je n'ai pas de travail, je ne fais rien de toute la journée sauf tourner en rond entre les différentes gares. Pourquoi alors je payerais un ticket de train ? Pourquoi je payerais l'Etat alors qu'il n'a rien fait pour moi ?»**

dans les gares, encore moins dans les trains. C'est sale partout. Les abris sont inexistantes. Les trains sont mal entretenus.» Nous lui faisons remarquer qu'en ne payant pas son ticket, l'entreprise chargée de l'entretien des trains ne pourra jamais améliorer ses prestations. Mohamed n'en démord pas : «Ce n'est pas un argument valable. L'Etat a investi de l'argent sans changer quoi que ce soit. C'est une revanche pour moi de ne pas payer. Un point c'est tout.»

**Fayçal, sans emploi, 26 ans : «Et pourquoi je payerai ?»**

Chaussé de baskets, vêtu d'un jogging, capuche sur la tête, Fayçal est

un jeune chômeur qui prend régulièrement le train, sans le sou. «Je connais très bien les gares. On peut dire que j'y suis presque né», note avec sourire cet habitant d'El-Harrach. Fayçal utilise ce transport en commun tous les jours sans rien déboursier. «Je suis un resquilleur avéré. Dans un train, je me sens comme chez moi et je le fais savoir», relève-t-il fièrement. Comment échappe-t-il aux contrôles ? Pour lui, c'est très simple : «Il suffit de sortir du train parmi les premiers. Il ne faut pas emprunter les sorties standards mais se faufiler entre les grilles. De cette façon, je ne me fais jamais prendre.» A la question de savoir pourquoi il ne paye pas son ticket, il rétorque avec véhémence : «Je n'ai pas de travail, je ne fais rien de toute la journée sauf tourner en rond entre les différentes gares. Pourquoi alors je payerais un ticket de train ? Pourquoi payerais-je l'Etat alors qu'il n'a rien fait pour moi ?»

**Salim, fonctionnaire, 37 ans : «Je ne fais rien de mal»**

Salim fait aussi partie des resquilleurs habituels. Pourtant, il est loin du profil commun. Contrairement à Fayçal, il occupe un emploi à plein temps. Il sort de chez lui chaque matin pour se rendre à son lieu de travail, et pour cela, il a choisi le train. «Dans l'entreprise que j'ai choisie, aucun collègue ne prend le train. Donc, je suis sûr que personne ne me verra resquiller.

De ce côté-là, je suis rassuré.» Pour sortir de la gare, Salim utilise la même technique que Fayçal. Il s'engouffre entre les grilles des gares pour ne pas faire face aux contrôleurs. Salim répond assez évasivement à nos questions qui se précisent : «C'est vrai que je me sens assez honteux de ne pas payer mon ticket mais je considère que je ne fais rien de mal. Je ne vole personne. Je veux dire je ne vole pas une entreprise privée.»

Ses explications sont assez confuses : «Ce que je veux dire c'est que je ne prive pas une personne de son salaire. Je ne paye pas l'Etat, et j'estime de ce fait que je ne commets aucun délit. Il s'agit de la même chose que pour l'électricité ou pour l'eau.»

En lui expliquant que dans les trois cas de figure, cela relève également du vol, Salim reprend sa tirade mais par une autre explication : «Je suis mal rémunéré et ne pas payer mon ticket de train me permet tout simplement de faire un peu d'économies. Je suis convaincu que je ne fais rien de mal.» ■

## ATTITUDES

Par Naïma Yachir  
naiyach@yahoo.fr

## Il est mort el-berrah

Grand et mince, ce septuagénaire, dit ammi Ahmed, sillonnait artères et venelles de la ville de Boufarik pour annoncer les décès. El-berrah n'avait pas besoin de porte-voix, il traversait les quartiers, les lieux de regroupement, traînant sa bicyclette pour annoncer la mort. C'est à lui qu'on faisait appel pour communiquer la mauvaise nouvelle, et c'est grâce à lui que les familles prenaient connaissance du triste événement et assistaient en nombre important à l'enterrement. Il était précis et concis dans son annonce : il répétait le nom du défunt ou de

la défunte, sa filiation, son domicile, le jour de l'enterrement, à la prière du dhor ou el-asr, ainsi que le nom de la mosquée pour son dernier recueillement. Les passants qui le croisaient dans sa mission affichaient instinctivement une mine triste en demandant au Tout-Puissant d'accorder Sa Miséricorde à celui ou celle qui a quitté ce monde.

Cet unique berrah, qui incarnait la discrétion, a vécu humble. Grand solitaire, on ne lui connaissait aucun ami, ni épouse, ni enfant, sauf un frère malade. Pauvre et en missionnaire, il accomplissait avec beau-

coup de sérieux sa tâche. Sans domicile fixe, les derniers jours précédant sa mort, il démenagera du marché et choisira un banc public à proximité d'une mosquée pour s'y reposer et se détendre. Insomniaque, une heure ou deux heures de sommeil lui suffisaient ; le reste de la nuit, il la passait à lire des versets coraniques et de la littérature arabe. C'était un passionné de lecture. Une passion, qui, dit-on, remonte au temps où il vendait à la criée, Liberté, l'organe central du Parti communiste algérien (PCA). Ainsi, il était plongé dans ses bouquins jusqu'au lever du jour. Et il reprenait d'un bon pied sa journée de travail. Pour l'anecdote, on raconte qu'à l'époque où il vendait d'anciens livres à même le sol, un jeune collègue demanda le prix d'un roman du célèbre auteur Edgard Poe *Histoires extraordinaires*, il propose un

prix exorbitant que le client refusera. Il eut alors cette fameuse réplique : «C'est normal, il est cher, car il est extraordinaire».

Le poids des ans, la fatigue, puis la maladie ont eu raison de lui. Il jettera l'éponge et finira les derniers moments de sa vie à l'hôpital. Connu comme un loup blanc, respecté, il sera pris en charge par le personnel et le directeur de l'hôpital de Boufarik qui n'ont jamais oublié l'emblématique ammi Ahmed.

Sa mort ne sera pas annoncée, car ironie du sort, on le croyait mort à deux reprises, mais ce n'était que de fausses alertes.

Il partira en silence, en cette fin de novembre, accompagné à sa dernière demeure par une petite poignée de personnes. Boufarik et la Mitidja viennent de perdre leur dernier berrah. ■